

Folie des grandeurs à la villa Poiret

Dessinée, dans les années 1920, par Robert Mallet-Stevens pour le célèbre couturier, la maison de Mézy est à vendre. En 1991, son propriétaire d'alors y a accueilli les « plus grands architectes du monde » pour un projet fou qui ne vit jamais le jour



FRÉDÉRIC EDELMANN
ET NATHANIEL HERZBERG

Non et non, je ne participerai pas à cette mascarade ! Le célèbre architecte Rem Koolhaas résiste à son confrère, Henri Ciriani, passablement rigolard. Nous sommes le 22 juin 1991, à la villa Poiret, à Mézy-sur-Seine (Yvelines). Seize des plus grands architectes de la planète sont réunis, à l'invitation de Sidney Nata, homme d'affaire mystérieux, contributeur du journal *L'Idiot international*, de Jean-Ederne Hallier. Nata n'a rien laissé au hasard. Caméras et photographes sont là pour immortaliser cette fameuse « confrontation de Mézy » : demander à chacun des architectes invités d'édifier une maison sur un terrain voisin de la villa. Sidney Nata est mort en 1996, très endetté, sans que son projet voie le jour. Et sa maison fut vendue aux enchères.

La villa blanche est à nouveau en vente. L'agent immobilier Patrick Besse, spécialisé dans les demeures de luxe, en a l'exclusivité. C'est un chef-d'œuvre de l'architecture moderne, édifié en 1929 par Robert Mallet-Stevens à la demande du couturier Paul Poiret – qui a donné son nom au lieu. Le prix

Une main sur le bastingage, Sidney Nata contemple le paysage de la Seine. Les architectes, un peu déboussolés, sont conviés à gravir un à un le talus, sur fond de roulements de tambour

réclamé est « celui d'un très beau château », dit Patrick Besse, supérieur à 5 millions d'euros. La force historique de l'architecture – lignes géométriques pures, rationalité et fonctionnalité – est telle qu'il ne serait pas raisonnable de se fier aux prix pratiqués à Mézy, petite ville située en bord de Seine, à 40 km à l'ouest de Paris : 3 820 euros du mètre carré, soit 3 ou 4 millions pour les 800 m² de la villa Poiret, si l'on tient pour rien ses 600 m² de terrasse et ses trois hectares de parc (deux se sont évanouis on ne sait plus trop quand).

Depuis deux mois, une trentaine de personnes ont demandé à recevoir le dossier de vente : la moitié sont des étrangers (Américains, Suisses, Italiens, Monégasques mais aussi un Indien). Certains connaissent déjà

la maison, l'ont parfois visitée il y a plusieurs années. « Tous sont de vrais amateurs de Mallet-Stevens, souligne Patrice Besse. Les plus grands collectionneurs ou capitaines d'industrie français s'intéressent à une maison que nous vendons comme une œuvre d'art. » Les amoureux de l'architecte français, il est vrai, ne manquent pas. Un des défis de l'agence consiste à déceler ceux des clients qui ne se disent intéressés que dans le but de visiter une villa inscrite à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques. « Ce n'est pas trop difficile, l'excès de passion se repère vite », sourit M. Besse. L'agence a aussi reçu des demandes pour des tournages et des séances de photographie. « Nous transmettons au propriétaire. »

Cinq visites ont déjà eu lieu, la dernière organisée pour une cliente italienne. Comme les premières, elle n'a pas abouti. Malgré le calme idyllique des lieux, certains visiteurs auraient tiqué, à la sortie de l'autoroute, lors de la traversée de la commune industrielle des Mureaux. Trois personnes sont attendues dans les prochains jours, « dont deux architectes mondialement célèbres », ajoute Patrice Besse.

Le propriétaire et occupant de la villa Poiret est Laurent Brun, lui-même constructeur et promoteur, à Mézy notamment. Lorsqu'il l'a acquise, en 2006, la villa venait d'être restaurée intérieurement par le propriétaire précédent. Laurent Brun a, lui, demandé à l'architecte Jean-Michel Willmotte de « relooker » 400 m² de sous-sols afin d'accueillir toutes les commodités prêtées à la modernité : spa, jacuzzi, solarium, hammam, salle de fitness et couloir de nage.

Il flotte pourtant autour de la villa une drôle d'odeur, celle de l'abandon et des affaires qui tournent court, comme ce fut le cas pour les deux autres grands chefs-d'œuvre de Mallet-Stevens que sont la villa Cavrois, à Croix, près de Lille (Nord), et la villa Noailles, à Hyères (Var).

Ces dernières ont été plus chanceuses. La villa Cavrois, construite en 1932, volontairement laissée à l'abandon par des propriétaires qui y voyaient l'occasion de construire un lotissement et pillée jusqu'au dernier marbre par des promeneurs indécents, a été sauvée par une association teigneuse. Classée en 1990, elle est finalement acquise en 2001 par l'Etat qui l'a restaurée, et à même réussi à racheter une partie de son mobilier. Elle devrait ouvrir au public début 2013. La villa Noailles, de 1923, n'était pas en meilleur état malgré son rachat par la ville d'Hyères, en 1973, puis son classement, en 1987. Une longue restauration a permis de la transformer, depuis 1996, en centre d'architecture et d'art contemporain particulièrement actif.

Le cas de Mézy s'avère plus difficile. Ruiné par la crise de 1929, alors que la villa est inachevée, Paul Poiret la vend à Elvire Popesco en 1930. La comédienne aimait sans doute la villa, moins son architecte. Aussi, pour la terminer, elle écarte les plans de Mallet-Stevens et leur substitue ceux de Paul Boyer, architecte auquel on ne connaît pas d'autre œuvre sinon – mais l'homonymie est possi-



La villa Poiret, telle qu'on peut l'admirer aujourd'hui.

PATRICE BESSE

Sidney Nata (en haut à droite) accueille James Stirling (de dos), le 22 juin 1991, lors de la fameuse « confrontation de Mézy ».

FRÉDÉRIC EDELMANN

À LIRE
« ROBERT MALLET-STEVENS, L'ŒUVRE COMPLÈTE » catalogue sous la direction d'Olhvier Cinquatre (Centre Pompidou, 2005).

« POIRET LE MAGNIFIQUE » de Palmer White (Payot, 1986).

À VOIR
« L'INHUMAINE » film de Marcel L'Herbier, scénographie de Robert Mallet-Stevens, costumes de Paul Poiret (128 min, 1923).
<http://filmsy.com/videos/1923-linhumaine-marcel-herbier>

SUR LE WEB
LE SITE DE L'AGENCE PATRICE BESSE
La villa de Paul Poiret est proposée à la vente sous la rubrique « patrimoine architectural du XX^e siècle », www.patrice-besse.com

ble – l'étonnant petit Trianon en béton armé, conçu en 1936 dans la forêt de Saot, près de Crest (Drôme).

Paul Boyer abandonne l'esthétique moderne de Mallet-Stevens et de l'Union des artistes modernes pour leur préférer un style « paquebot » assez marqué. Tant et si bien que la villa aurait pu devenir un cas d'école pour les architectes des Monuments historiques si le ministère de la culture avait pris l'affaire au sérieux. Au lieu de cela, elle resta en mains privées, et donc, un temps, dans celles de Sidney Nata.

Revenons à cette journée folle du 22 juin 1991. Costumé en grand amiral comme l'exigeait l'allure paquebot de la villa, l'homme d'affaires organise la confrontation de Mézy sur un site dans un état incertain, mais qui reste propice à tous les rêves. M. Nata s'entoure de trois conseillers : l'architecte Claude Parent (un des maîtres de Jean Nouvel), le critique François Chaslin, et Michèle Audon, alors maître d'ouvrage de l'Opéra-Bastille. Le trio l'aide, sourire en coin, à sélectionner les dix-sept « plus grands architectes du monde ».

Quinze viennent : les Japonais Tadao Ando et Arata Isozaki, le Suisse Mario Botta, les Britanniques Norman Foster et James Stirling, l'Espagnol Ricardo Bofill, les Américains Richard Meier et Frank Gehry, le Portugais Álvaro Siza, l'Italien Vittorio Gregotti, le Néerlandais Rem Koolhaas, deux représentants de l'agence autrichienne Coop Himmelb(l)au. La France est représentée par Jean Nouvel, Christian de Portzamparc et Henri Ciriani. L'Italien Renzo Piano, méfiant ou prudent, dépêche un second. Le dix-septième, l'Italien Aldo Rossi, s'étant désisté, se seize confères sont invités à voter et choisissent l'Autrichien Hans Hollein.

Sidney Nata avait au préalable rencontré tous ces architectes, un par un, au cours de rendez-vous organisés de façon à combler leurs vœux les plus chers – vins rares, pin-up surgie d'un gâteau à la crème et autres babioles socioculturelles – et à les attirer à Mézy. A chacun, il proposait cette idée réjouissante : construire, sans contrainte ni programme, sur le terrain de la villa Poiret, une nouvelle villa « manifeste » que le maître d'ouvrage se donnait le droit de reproduire en deux exemplaires avant de les mettre aux enchères.

M. Nata accueille ses grandioses serviteurs dans le logement du gardien, en contrebas du château. C'est une petite bâtisse occupée à partir de 1925 par un Poiret couvert de dettes, mais qui déclarait encore en 1929 à propos de sa villa inachevée : « Je possède les seules ruines modernes qui existent. Mais ce n'est que provisoire. Mes ennemis sont en déroute. Et la première chose que je ferai en reprenant mon activité sera de finir cette maison » (Poiret le Magnifique, de Palmer White).

Puis, s'étant lavé les mains, le groupe d'architectes ainsi sanctifiés est conduit au pied du talus gazonné dans lequel s'ancre la somptueuse terrasse en proue de la villa, balayée par un air transatlantique. Une main sur le bastingage, le visage tourné vers la tour-cheminée qui domine le château, Sidney Nata contemple le paysage de la Seine. Les architectes, un peu déboussolés, sont conviés à gravir un à un le talus, sur fond de roulements de tambour, tandis que François Chaslin, moitié sérieux, moitié hilare, proclame la liste de leurs hauts faits.

C'est à cet instant que Koolhaas tente de s'enfuir – avant de revenir. Il aurait échappé au pire, ou au plus singulier. Les architectes sont en effet invités à se réunir dans une curieuse salle d'examen où Sidney Nata, flanqué de ses trois sages, leur demande de formuler leurs pensées définitives sur la grandeur du métier. Interminable « confrontation » où chacun feint de prendre des notes. Ensuite, de fêtes en agapes, de pompes en cérémonies, les élus gagnent les jardins où ils suivent dix-sept stations d'un chemin de gloire, guidés par de furtives silhouettes masquées qu'on imagine échappées de *L'Inhumaine*, de Marcel L'Herbier (1924) – l'idéal cinématographique de Mallet-Stevens.

Au soir de cette journée de gloire pour l'architecture, un étonnant dîner de clôture a lieu dans le grand salon d'angle, élément-clé de l'édifice. Les architectes font face au seigneur des lieux, tandis qu'une armada de valets costumés apportent les mets. La table assiste à un spectacle, avec hordes de gens venus peut-être des Mureaux et lions rchappés de Barnum. Sans doute Sidney Nata a-t-il voulu faire revivre l'esprit de Mallarmé, l'inspirateur des *Mystères du château de Dé* (1929), film culte de Man Ray tourné à la villa Noailles. Mais la bonne combinaison n'a pas été trouvée, qui aurait assuré des jours heureux à Mézy. Le sera-t-elle enfin, à l'occasion du retour de la villa Poiret sur la place publique ? ■